



ICP

FACULTÉ
DES LETTRES



l'art s'invite
à l'ICP

Qvevri - ქვევრი | La danse géorgienne rencontre le patrimoine français

Dossier de presse réalisé par Andréea Emo, étudiante en Master 2 Stratégies muséales et gestion de projets – Asie de l'ICP dans le cadre du projet « l'art s'invite à l'ICP » porté par le Professeur Emmanuel Lincot, Directeur du [Master Stratégies muséales et gestion de projets – Asie de l'Institut Catholique de Paris](#).

icp.fr

Institut Catholique de Paris

Faculté des Lettres

21 rue d'Assas 75270 Paris cedex 06

Tél. 33 (0)1 44 39 52 69 ou 46 - Fax 33 (0)1 44 39 52 67 - Courriel : lettres@icp.fr

Établissement d'enseignement supérieur privé d'intérêt général (EESPIG) - Association loi 1901 reconnue d'utilité publique



L'ART S'INVITE A L'ICP (une journée – une œuvre)

L'ICP s'ouvre à la création contemporaine en proposant des rendez-vous ponctuels à des artistes contemporains de toutes nationalités. Un enseignant-chercheur accompagne chacune de ces démarches artistiques en tant que Commissaire d'exposition. Expérimentale, l'exposition n'est visible qu'à travers les réseaux sociaux. Elle doit s'intégrer à la mémoire d'un lieu majeur du patrimoine parisien. Il s'agit du musée Edouard Branly. C'est à l'intérieur même de sa cage de Faraday que la communication sans fil a été inventée.

Titre de l'exposition : « QVEVRI – ქვევრი- la jarre »

Lieu : Musée Édouard Branly - Institut Catholique de Paris

Date : Mercredi 16 février 2022

Commissaire de l'exposition : Emmanuel Lincot

Artistes : Beqa Noniashvili et Fabien Mornet

Assistante au Commissariat : Andréea Emo, étudiante Master 2 Stratégies Muséales et gestion de projet – Asie

Partenaire : En partenariat avec le Centre Culturel Géorgien, l'Ensemble Lazi , Geo Folk Dance

Concept de l'exposition :

Dans une période où un mode « sans contact » ou de « contact à distance » est recommandé, comment une œuvre d'art peut-elle contacter des publics ? Une exposition « virtuelle » ? Et de quoi la virtualité est-elle constituée ?

Édouard Branly a tenté de capter, il y a plus de cent ans dans son laboratoire, ce qui n'était pas encore visible. La radio-conduction, sa découverte, est devenue une clé essentielle qui a inauguré un mode de vie. Nous en sommes encore les héritiers car la communication sans fil est née dans cette cage de Faraday, au cœur même de l'Institut Catholique. La révolution internet et partant, celle de tous les langages qui ont cours aujourd'hui trouvent leurs lointaines origines en ce lien essentiel et pourtant méconnu.

Alors que nous nous apprêtons à tourner une page marquée par le changement d'une époque, d'un paradigme, interrogeons-nous : qu'est-ce qui est visible, qu'est-ce qui ne l'est pas encore ? Tant sur le plan individuel que collectif, la distance crée de la présence. Sommes-nous à l'aube d'une « religion »



nouvelle (*Religare*, de ce qui nous relie entre générations, entre communautés) ? Les artistes Beqa Noniashvili et Fabien Mornet se proposent de réfléchir à ces questions par la symbiose de la danse, de la musique et de l'histoire. Ainsi, cette symbiose se concrétise et propose un nouveau dialogue artistique entre Edouard Branly et la Géorgie.

Une exposition expérimentale innovante :

- Pas de public, autre que virtuel. Seule une mémorisation photographique et filmique des œuvres est retenue. L'installation ne dure que quelques heures.
- Une médiatisation par l'artiste et son commissaire en trois phases (avant, pendant, après) avec le concours du service de communication de l'ICP et le Master Stratégies muséales et gestion de projet - Asie.
- Cette démarche questionne le sens du sacré et permet de renouer avec un art conjuguant humanisme et discours sur les sciences.
- Elle contribue au rayonnement de l'ICP par la valorisation de son patrimoine, d'une œuvre et d'un artiste tant en France qu'à l'international.
- Elle privilégie une approche interdisciplinaire sur la question des langages et de leur transmission.

Notes de création du projet « QVEVRI – ქვევრი- la jarre »

Beqa Noniashvili et Fabien Mornet

Connaissez-vous le *qvevri* ? L'amphore géante où mûre les raisins dans le processus traditionnel géorgien de vinification ? Cette amphore au vin d'or, s'inscrit dans le projet artistique proposé par l'Institut Catholique de Paris au sein du Musée Edouard Branly en partenariat avec le Centre Culturel Géorgien, l'Ensemble Lazi, Geo Folk Dance. Dans le cadre de cette troisième édition du cycle « L'art s'invite à l'ICP », le chorégraphe et danseur géorgien Beqa Noniashvili, directeur artistique de l'Ensemble Lazi (Centre culturel géorgien de Paris), ainsi que le musicien et compositeur français Fabien Mornet, ont réalisé une œuvre chorégraphique, en mouvance, en association avec l'histoire d'un lieu, celui du Musée Edouard Branly.



ICP

FACULTÉ
DES LETTRES

Ce *qvevri* s'adapte au lieu et le lieu s'adapte au *qvevri*. Dans ce schéma de correspondance, le Musée Édouard Branly devient ainsi le domicile de toute collaboration artistique mutuelle et de croisement culturel. L'espace dédié à la danse entre en réverbération avec le processus créatif chorégraphique et sonore. La pièce aux murs de cuivre, avec son hublot, peut se voir assimilée à cette fameuse jarre avec son goulot, où danseurs et musique s'acclimatent à ce terrain du mouvement, à l'image du processus chimique qui transforme le raisin. Les danseurs, tels des atomes entrent en résonance avec l'esprit du lieu.

Le musée Édouard Branly de l'Institut Catholique de Paris, devient à son tour, lieu de maturation des idées, des mouvements et des correspondances sonores. Cet espace impénétrable, entre ses murs clos, laisse entrevoir ce hublot, porte d'entrée avec l'extérieur. Cette résonance artistique n'est pas sans lien avec l'acte créatif « confiné » ; « protégé » à l'image de la cage de Faraday, qui enveloppe ce lieu de mémoire. Une fois réalisée, l'œuvre mûrit, se familiarise avec le public.

Une œuvre s'obtient comme un vigneron avec son vin, grâce à l'exigence du temps. Cette écriture du corps qu'est la danse se cultive et s'apprivoise avec des mouvements scandés comme analysés, du corps qui représentent ici toute une dynamique artistique. Les costumes de couleur bordeaux ne font qu'écho à la couleur du vin avec de longues manches évasées permettant au vêtement et au corps une ondulation en harmonie.

L'œil de la caméra s'agrément de cette performance au débit rythmé. À l'intérieur du laboratoire, les danseurs possèdent la pièce en progression et dans son entièreté. La musique épouse les formes et les mouvements des danseurs. Les pas de danses sont inspirés des mouvements de la danse géorgienne *rachuli*. Entre latences et bouillonnements, l'évolution des danseurs dans cette cage de Faraday déambulent au sein même d'une histoire, celle du physicien Édouard Branly. Ces « électrons » de la vérité, humble dans leur mouvance mais tenace dans leur volonté de réellement « éprouver » cette fermentation dansante, accueillent des références aux teintes géorgiennes, comme l'artiste géorgien Mera Buliskiria et son tableau représentant un homme à « deux visages », (émigrant vers l'Asie). Cette humanisation de l'homme exilé résonne symboliquement avec notre œuvre, qui raconte une histoire, un fragment passé.

Le fil d'Ariane qu'est cette jarre nous pousse à une réflexion historique mais également philosophique. Qu'éprouve-t-on quand la danse prend ses racines en nous ? Ataraxie ou ébullition corporelle et/ou mentale ? À l'image du volcan d'Empédocle, la caméra oscille entre le dedans le dehors de cette cage, correspondant au passage de la maturation.

Sensible, cette maturation nous mène, là où la danse s'essouffle, s'endort ou s'échappe de cette cage, pour terminer en un cercle vertueux, humaniste et créatif. Ainsi, l'œuvre comme le spectateur s'immortalise dans ce lieu chargé de mémoire, et notre regard n'en est que sublimé.



1 - D'où vient la genèse de ce projet, alliant, musique, danse et culture géorgienne ? Quelles ont été vos inspirations (artistiques, historiques ?)

Emmanuel Lincot : Nous devons ce projet essentiellement à Audrey qui connaît très bien le Caucase où elle a travaillé et dont elle connaît les cultures et les pays de la région. Je pensais pour ma part, et dans la continuité de ce que nous avons engagé quant à la mise en valeur du patrimoine de notre institut, et plus particulièrement de la cage de Faraday du musée Édouard Branly, inviter un groupe de chorégraphes. La danse est une écriture spatialisée du monde. Rendre hommage à l'inventeur de la communication sans fil qu'était Édouard Branly par la danse revient à rendre visible l'évolution des atomes. Sous cette forme allégorique, se comprend davantage quelle peut être une écriture des corps. Suit-elle la beauté d'une équation mathématique ? Que dit-elle de nos aspirations les plus profondes ? Ce sont ces questions que je souhaitais voir posées sous la forme d'une expérience puisque c'est la dimension même de notre projet : être pragmatique par une approche sensible du savoir à travers les arts.

2 - Quelle est la signification, la métaphore, de ce qevri avec ce projet artistique ?

Emmanuel Lincot : Il y a dans la métaphore même de cette danse, à mes yeux, quelque chose qui relève de la communion avec la terre. Et une volonté tout aussi forte de s'affranchir de ses pesanteurs, de se rapprocher, tel Icare, du soleil. J'y vois pour ma part une source d'inspiration lointainement zoroastrienne, avec cette idée d'une élévation de l'âme qui est aussi, dans les croyances zoroastriennes, une élévation de la flamme. Ne pas oublier que la Géorgie, et plus généralement le Caucase, ont été profondément marqués de l'empreinte persane. Nous eûmes à l'Institut Catholique, durant l'entre-deux-guerres, un étudiant qui est devenu par la suite l'un des plus grands spécialistes du monde et de la spiritualité persanes. Il s'agit d'Henry Corbin dont les travaux ont porté sur la métaphysique dans cette partie du monde. C'est une façon aussi de lui rendre hommage. Édouard Branly, grand savant animé d'une foi catholique fervente n'était pas moins attaché à un très grand degré de spiritualité qu'il pouvait saisir à travers la science.

3 - Quel est le rapport à la cage de Faraday au musée Édouard Branly ?

Emmanuel Lincot : J'y vois plusieurs évocations. D'une part, c'est une façon pour nous de faire connaître la pratique d'un art, d'une tradition, celle de la danse en Géorgie. D'autre part, il ne faut pas oublier que l'une de nos bibliothèques Fels, a un fonds non négligeable de cartes, de photographies concernant les régions de la Géorgie, du Caucase et de l'Asie centrale. Enfin, la cage de Faraday par rapport à l'histoire légendaire telle qu'elle est contée par les danseurs m'a d'emblée fait penser dans sa configuration même à deux histoires conceptuelles importantes, fondatrices de la philosophie européenne. C'est bien sûr celle de la caverne de Platon, quand, observant du dedans le dehors, dans une quête de la vérité naît le désir d'une élévation de l'homme, de son accès à la connaissance. Et puis il existe cet autre courant, présocratique et incarné par Empédocle, engouffré par les entrailles du volcan qui, par son



ICP

FACULTÉ
DES LETTRES

geste, semble renouer avec les principes d'une unicité primordiale. C'est cette tension qui nous anime et qui est à l'origine de tout ce que nous sommes. La danse nous en livre une cartographie des plus sensibles. C'est le dieu de la danse dans les traditions grecque et indienne qui nous rappelle que le monde se crée en épousant le rythme de cette tension. C'est elle qui conduit à un certain état de tranquillité, d'apaisement, d'ataraxie même dont nous parlent les épicuriens et les stoïciens. Elle nous renvoie à ce qu'est le fait d'être c'est-à-dire exister. Or, exister, c'est transcender. Rapporté aux données de l'expérience philosophique, ce verbe peut s'entendre à quatre sens, comme l'a rappelé dans ses travaux Jean Greisch, l'un des grands philosophes de notre Institut : transascendance, transdescendance, transpassibilité et transpossibilité. La danse performative à laquelle s'est essayée ce groupe chorégraphique revient, en quelque sorte, à donner corps aux différentes acceptions du préfixe « méta- » qui a donné naissance, on le sait, au terme « métaphysique ». Pour tous les amoureux de la danse comme je le suis pour avoir découvert très jeune Angelin Preljocaj et Ulrike Niemeier, ces moments sont toujours bénis.

4 - Comment avoir, composer, penser, expérimenter, ce processus de création de travail « confiné » dans cette cage de Faraday ? Avez-vous rencontré des difficultés par la suite ? Pourquoi avoir-choisi ce lieu particulièrement ?

Fabien Mornet et Beqa Noniashvili : La genèse de « Qvevri » arrive en plein accomplissement de notre démarche de décloisonner la danse traditionnelle géorgienne, c'est-à-dire de la faire se rencontrer avec des disciplines extra-artistiques et s'immerger dans des lieux habituellement non utilisés pour la danse. L'année dernière, nous avons chorégraphié une danse traditionnelle géorgienne en faisant « danser » nos danseur.euses avec des artisans forgerons du métal en condition de travail, dans un déluge d'étincelles métalliques : <https://youtu.be/Jf-n3GMBH3c>. L'idée proposée par Emmanuel et Audrey d'investir la Cage de Faraday nous a immédiatement convaincu de proposer une « connexion électrique » entre la danse géorgienne et les phénomènes électromagnétique, et en allant plus loin, une évocation de divers phénomènes se produisant en lieu clos : la vinification traditionnelle en jarres de terre cuite, le processus d'expérimentation scientifique, la solitude du travail perpétuellement « confiné » de création d'un artiste. Bien sûr, la Cage de Faraday nous a imposé une contrainte physique, celle imposée par ses dimensions. On ne danse pas aussi librement dans un cube de 3 mètres cubes que sur une large scène de spectacle. La configuration de la Cage nous a donc obligé à jouer avec ses volumes, à considérer la danse géorgienne dans sa dimension symétrique par rapport à un point central, à l'opposé de la tradition qui s'exprime dans des chorégraphies majestueuses et gigantesque. En acceptant cela, l'obligation de filmer à une distance très proche confère à la performance une intimité, une proximité et une immersion du spectateur à l'intérieur de l'univers chorégraphique, qui va finalement très bien avec toutes les évocations métaphoriques que nous avons abordées. Et, pour finir, les couleurs ambrée et cuivrée de la Cage nous ont assez rapidement guidé vers l'idée de l'évocation de la jarre, où se fermente le vin mais aussi les idées philosophiques.



5 - Pourquoi avoir choisi le tableau de l'artiste géorgien Merab Buliskiria, « L'émigrant » au sein du musée Édouard Branly en lien avec ce projet ? Quelles ont été vos idées, vos « icônes » choisies pour le projet ? Pourquoi ?

Fabien Mornet : Comme nous avons choisi de tourner uniquement dans la Cage et non dans le bureau d'Édouard Branly, nous avons besoin de matérialiser, à la manière d'une icône, la figure du scientifique qui a expérimenté en ces lieux. Merab est un ami et talentueux peintre géorgien, avec qui nous collaborons régulièrement. Le personnage de l'émigrant a une sorte de double visage, qui évoque le déracinement des populations émigrées (le châle ou turban sur la tête) mais aussi l'attachement à ses racines (la carte de la Géorgie dans l'œil et dans le bijou), ce qui correspond à la démarche artistique de cette performance : la tradition de la danse géorgienne transportée dans un lieu hors de sa terre géographique, mais imprégnée de son folklore traditionnel. Dans « Qvevri », nous sommes face à plusieurs mises en abîmes : l'artiste comme concepteur de l'oeuvre globale, la Cage comme image du cerveau de l'artiste où les idées s'entrechoquent, le tableau de l'artiste au milieu des danseurs, et même les doigts de l'artiste dans les moustaches de l'émigrant. On est face à un emboîtement de niveaux de lecture de la conception artistique, à la manière de poupées gigognes.

6 - Pourquoi avoir choisi la danse comme médium artistique ? Quelle est sa signification pour vous ?

Fabien Mornet : En Géorgie, on dit que la danse est la réunion complète de trois forces qui doivent collaborer : l'âme, le corps et le cœur. Si l'un des trois manque, l'acte de danser ne tient pas. C'est l'interconnexion de ces 3 piliers humains qui conduit à l'expression d'une élégance, d'une trajectoire majestueuse, investis d'une sincérité primaire. La danse nous fascine par les possibilités illimitées d'exprimer, et de faire rencontrer un vocabulaire de mouvements avec n'importe quel environnement. Le chorégraphe est une sorte de peintre dont les danseurs suivraient les mouvements de crayon, à l'intérieur d'une histoire inventée. Les costumes sont comme notre palette graphique.

7 - Quelles ont été les raisons de votre collaboration dans ce projet ?

Fabien Mornet : Nous avons en commun, je crois, cette volonté de décroisement et de redonner de la vie à des lieux singuliers, devenus inusités. L'aspect muséographique ne se limite pas à de l'agencement d'œuvres immobiles : il s'agit pour les artistes d'aujourd'hui d'entrer en contact avec les œuvres et le patrimoine existant pour en créer de nouvelles, en l'occurrence par le biais d'une performance de danse. C'est aussi en lien avec l'idée de perpétuer une tradition : un folklore se maintient au fil des siècles par ce qu'il rencontre et s'immerge dans les médiums contemporains. Notre attachement à tisser des liens entre Occident et Orient, au fil de la route de la soie, est aussi une chose que nous avons en commun tous les 4.

8- Outre ce projet, quels sont les liens franco-géorgien ? Quelles en sont leur teneur ? Avez-vous des exemples en tête ?



ICP

FACULTÉ
DES LETTRES

Fabien Mornet : La Géorgie et la France sont intimement liés. Des voyageurs français ont depuis longtemps eu cette envie de parcourir les chemins du Caucase (Dumas père, Jean Chardin...), et il y a, je crois une fascination et une complémentarité mutuelle entre les 2 peuples, au-delà de l'admiration mutuelle de nos 2 langues, le géorgien, le français, belles et complexes. Le film géorgien « Chari Rama » montre bien cette sympathie. En 1921, le gouvernement géorgien en exil s'est installé à Leuville-sur-Orge au Château, et depuis lors ce lieu est toujours resté un lieu emblématique et privilégié pour la communauté géorgienne en France. Aujourd'hui, de nombreuses collaborations artistiques ont lieu entre la Géorgie et la France, dans le cinéma, la musique, la danse ou le théâtre, et au-delà de ça dans le sport, notamment avec la présence de nombreux rugbymen géorgiens dans les clubs français. Le Centre Culturel Géorgien LAZI, depuis 10 ans, propose des cours de danse, de langue, de musique géorgienne à Paris et de nombreux français y participent.